

---

## L. Trouillot, *Kannjawou*

Elena Pessini

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/6961>

DOI : [10.4000/studifrancesi.6961](https://doi.org/10.4000/studifrancesi.6961)

ISSN : 2421-5856

### Éditeur

Rosenberg & Sellier

### Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2017

Pagination : 198-199

ISSN : 0039-2944

### Référence électronique

Elena Pessini, « L. Trouillot, *Kannjawou* », *Studi Francesi* [En ligne], 181 (LXI | I) | 2017, mis en ligne le 01 avril 2017, consulté le 18 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/6961> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.6961>

---

Ce document a été généré automatiquement le 18 septembre 2020.



Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

---

# L. Trouillot, *Kannjawou*

Elena Pessini

---

## RÉFÉRENCE

LYONEL TROUILLOT, *Kannjawou*, Arles, Actes Sud, 195 pp.

- 1 Le dernier roman de Lyonel Trouillot nous plonge encore une fois dans le contexte de la réalité haïtienne. C'est le visage de l'île des Caraïbes tel qu'il apparaît aujourd'hui que l'écrivain parvient à dessiner dans ce livre dont le titre emprunte au créole pour se présenter. *Kannjawou*, c'est la fête, c'est le partage, un moment de fraternité auquel les pages finales du roman invitent tous les personnages dont nous avons suivi le destin au fil de la narration. Mais ne nous laissons pas tromper par cette conclusion lyrique et utopique qui permet d'imaginer la possibilité d'un monde meilleur où chaque individu aurait particulièrement à cœur le bonheur de l'autre: «Suffisamment de bonheur pour que chacun puisse dire à l'autre, du bonheur j'en ai suffisamment pour deux. Alors, tiens. Si tu veux, je t'en donne» (p. 193). Lyonel Trouillot se fixe ici, comme il l'a souvent fait dans les romans qui ont précédé, le but d'observer ce qui se passe dans l'île où il habite, où il a décidé de rester, de revenir même, après avoir essayé, pendant une brève période de son existence, de vivre dans le Nord américain. Au fil de son œuvre, le lecteur observe les traumatismes de la société haïtienne et les étapes de son histoire contemporaine qui est en train de se forger: les dictatures, les occupations étrangères, les célébrations du Bicentenaire de l'Indépendance. Avec *Kannjawou*, le romancier observe à la loupe les blessures provoquées par une occupation qui tait son nom, celle des troupes des Nations Unies venues s'installer après la chute d'Aristide et celle des ONG, associations non gouvernementales qui semblent avoir pris possession de l'île après la tragédie du tremblement de terre de janvier 2010. L'écrivain se plaît à souligner que dans ses romans il n'invente rien, qu'il écrit en prise directe avec le réel, toutefois la construction narrative, la mise en place des personnages, la force du style et des images permettent de dissiper tout équivoque; nous sommes ici bien loin du témoignage documentaire. Un seul narrateur tisse la trame des histoires qui tournent autour d'un groupe de cinq jeunes dont il fait partie et qui ont comme principal décor

la rue de l'Enterrement, rue d'un quartier pauvre de Port-au-Prince qui a la particularité de déboucher sur un cimetière. À travers le récit du compagnonnage de ces jeunes adultes, de leurs existences, de leurs amours et de leurs amitiés, ce sont toutes les facettes du microcosme haïtien que Lyonel Trouillot cisèle pour en faire émerger les contradictions et les souffrances. Cette société insulaire fonctionne essentiellement par clivages, s'y côtoient des groupes qui sont irrémédiablement étanches les uns envers les autres et qui ne parviennent pas à former une communauté: «les riches ont leurs plages, les pauvres ont les leurs. Les riches ont leurs amours, les pauvres ont les leurs. [...] Les verres des plages privées et les gobelets en plastique de la plage publique. Les petites filles en papier glacé qui nagent déjà comme des sirènes, parce qu'elles ont appris très tôt, suivi des cours de danse, des cours de musique, des cours de natation après les cours de danse, des cours de maintien et de préjugés avant les autres cours. Les enfants de la plage publique qui voient la mer pour la première fois, ne la voient pas vraiment parce qu'il y a trop de monde et de déchets dans l'eau» (p. 176). Avec un regard impitoyable, l'écrivain met en scène le refus des plus riches, des nantis, qui mettent en œuvre toute une série de stratégies pour se tenir le plus loin possible des laissés pour compte, des défavorisés. L'organisation de l'espace urbain aménage des quartiers et des barrières qui empêchent les différents groupes d'entrer en contact les uns avec les autres: «Nous avons la ville à nos pieds. Deux villes. Celle que nous connaissons. Et celle que nous ne pouvions qu'imaginer. Nous sommes d'une ville où se côtoient les cités interdites. Dans nos randonnées, nous traversons parfois un quartier avec des portails hauts comme les murs du pénitencier et des chiens qui aboyaient forts et restaient chez eux» (p. 40). Même les cimetières choisissent l'origine des morts qu'ils vont accueillir, on ne se mélange pas, même pas au moment de passer dans l'au-delà: «Les riches, les surdoués et autres personnes de qualité s'en sont allés mourir ailleurs. Ici, la richesse et la pauvreté, la réussite et la défaite se livrent depuis toujours une guerre de mouvement. Plus je suis riche, plus je m'éloigne. Attrape-moi si tu veux» (p. 18). La présence de troupes militaires étrangères et d'une pléthore de fonctionnaires travaillant pour des organisations internationales ne fait qu'augmenter le malaise de la société. À travers la mise en scène des lieux où ces étrangers ont l'habitude de se retrouver, la présentation de certains personnages, Trouillot donne un nom à la folie que représente pour les occupants et pour les occupés cette violence qui consiste à priver un peuple de sa souveraineté. C'est en particulier à la vieille Man Jeanne qu'est confiée dans le texte la tâche de mettre en relation la première occupation américaine d'Haïti (1915-1934) avec cette nouvelle occupation étrangère. Observatrice privilégiée puisqu'elle a personnellement vécu ces deux moments historiques, elle est en mesure d'en évaluer la portée. L'écrivain lui donne directement la parole pour essayer de définir ce qu'est devenu Haïti: «“Petits, c'est une terre sans à la tête. Regardez ces gens qui marchent dans la rue. Personne ne veille sur eux. Et c'est comme ça depuis toujours. Alors, tous les rapaces leur tombent dessus. Vous allez souffrir”» (p. 22). Tout n'est cependant pas si noir, les cinq jeunes gens dont nous suivons les existences, «la bande des cinq», ont un projet en commun, la mise en place d'un centre pour accueillir les enfants les plus défavorisés afin de les initier à la lecture. Avec très peu de moyens, ils installent rue de l'Enterrement une structure qui tient du miracle et qui est aussi le lieu où se croisent et se mélangent leurs vies qui, chacune à leur manière, s'interrogent sur ce qu'il est possible de faire et de réaliser pour changer le cours des choses ou tout simplement résister. Autour du centre convergent des personnalités très différentes les unes des autres, qui ne se seraient sans doute jamais

rencontrées si le désir de venir en aide aux enfants n'avait fonctionné comme dénominateur commun. C'est le cas en particulier de Jacques, surnommé «le petit professeur», provenant d'un milieu aisé et fort cultivé. Le narrateur s'interroge d'ailleurs sur les motivations qui ont poussé cet intellectuel à venir passer du temps rue de l'Enterrement: «Pourquoi un prof, fils de notaire, un héritier des beaux quartiers, voudrait-il lier amitié avec des petits gars de la rue de l'Enterrement?» (p. 35). C'est le journal que le narrateur rédige d'un bout à l'autre du roman qui mélange toutes ces existences; si d'un côté il s'applique à énumérer les maux d'Haïti, passés et présents, d'un autre côté il ne cesse de se poser des questions qui constituent la filigrane du texte: quels sont les remèdes? que peuvent faire les Haïtiens pour leur pays? Les réponses en réalité posent des problématiques plutôt qu'elles n'apportent des solutions péremptoires. Lyonel Trouillot, par exemple, égratigne au passage les figures des intellectuels engagés, aveuglés par leur idéologie et incapables de s'adapter au réel. L'autre question qui parcourt le texte, qui hante le narrateur sans qu'elle soit directement formulée pourrait être résumée ainsi: «Dans ces circonstances, que peut la littérature, que peut l'écriture?». Tout au long du récit les références aux textes littéraires sont constantes, les personnages réels sont comparés aux personnages de romans qui constituent la bibliothèque idéale du narrateur, il s'agit même d'un jeu que le narrateur propose aux enfants qu'il accueille dans le centre. Man Jeanne, figure tutélaire, femme d'un autre âge, invite le jeune homme à écrire, à raconter ce qu'il voit, à laisser un témoignage, mais les mots semblent dire, au moment où ils sont couchés sur la page, leur impuissance: «Man Jeanne m'encourage. Écris la rage, le temps qui passe, les petites choses, le pays, la vie des morts et des vivants qui habitent la rue de l'Enterrement. Écris, petit. J'écris. Je note. Mais ce n'est pas avec des mots qu'on chassera les soldats et fera venir l'eau courante. Hier, ils ont encore attaqué les manifestants avec des balles en caoutchouc et des lacrymogènes. Peut-être qu'un jour c'est eux qui nous chasseront» (pp. 30-31). Cette vision pessimiste semble renforcée par un autre épisode du roman où le lecteur assiste à l'incendie de la bibliothèque du petit professeur, incendie au cours duquel Jacques trouvera la mort. Au sein d'un exercice littéraire fort habile, Lyonel Trouillot tisse le texte avec les titres des ouvrages qui sont en train de brûler. C'est la littérature mondiale qui flambe: «Le feu voyageant de rayons en rayons, un coup de langue happant les trois Karamazov pour les guérir de leurs obsessions et tergiversations, un autre emportant tout Hugo, descends, petit père, finie la tristesse d'Olympio et l'épopée des humbles; [...] finis les royaumes de ce monde, le beau, le laid, le bien, le mal; finies flûtes enchantées et arbres musiciens, finies les rêveries des promeneurs solitaires et les après-midi d'été à l'ombre des jeunes filles en fleur, finis jardins, semences et raisins de la colère; la danse de la forêt et le goût des orties; finies l'écume des jours et la vie devant soi ...» (pp. 162-163).

- 2 Cette vision pourrait paraître fort pessimiste et *Kannjawou* l'est, sous bien des aspects, toutefois, malgré les réserves qui y sont exprimées sur le rôle de l'écriture comme entreprise de libération et de prise de conscience, le fait que Lyonel Trouillot continue à inviter ses lecteurs à regarder la réalité en face, à ne pas détourner le regard et le fait qu'il persiste dans son entreprise, à travers les histoires qu'il nous offre, nous porte à croire qu'il conserve une certaine confiance dans le pouvoir des mots.